

Traitement

De

Faveur

Richard Émond



Lundi 26 juin

«Je devrais peut-être me tourner sur le côté droit, se dit Billy qui regardait le plafond de sa chambre à coucher. Inutile, je suis incapable de m'endormir sur le flanc. Et si je mettais sous mes genoux le gros coussin à motifs d'éléphants que m'a donné Marie? Non, y a rien à faire, ça élance toujours. Quelle heure est-il? 5 h 05!»

Ce matin-là, Billy se leva tôt, très tôt. En fait, il n'avait presque pas dormi. Il n'espérait plus profiter de ses dernières heures de repos habituelles. Les corbeaux qui croassaient dans un arbre, près de sa fenêtre évidemment, lui enlevèrent, eux aussi, tout espoir de se rendormir.

Il ne dormait pas très bien depuis quelque temps. Il s'efforçait tout de même de conserver un horaire de sommeil stable. Il avait mal au bas du dos. À l'endroit précis que le plombier dénude, penché sous l'évier. Il se sentait constamment tenu en joue par la pointe d'un revolver. Il faudrait bien qu'il se résigne à consulter un médecin, car la situation ne s'améliorait pas, bien au contraire.

Il se leva donc, doucement, en se tournant sur le côté et en s'appuyant fermement sur ses bras, tout en descendant ses jambes le long du rebord du lit. Une fois debout, il s'approcha de la fenêtre pour regarder le temps qu'il faisait. Billy avait remarqué que les corbeaux n'étaient pas de très bons indices de la température extérieure, quoique, souvent plus fiables que les prévisions météorologiques présentées à la télévision. À ce sujet, il aurait aimé connaître le nombre de diplômés en météorologie que «produisent» annuellement les universités, car il aurait certainement préféré que l'on transfère les subventions accordées à cette science de l'atmosphère aux facultés de médecine ou de pédagogie.

Il avait choisi cet appartement, entre autres, parce qu'il faisait face à un grand parc avec de nombreux arbres. De son deuxième étage, le vent, soufflant sur les érables et les chênes centenaires, lui donnait l'impression de retrouver l'air pur de la montagne près de laquelle il avait vécu son enfance. Il était un citadin d'adoption. Malgré qu'il profitât pleinement des avantages de la vie en ville, il savait qu'il retournerait vivre à la campagne, tôt ou tard.

En admirant le magnifique bleu du ciel et en apercevant les installations sportives à la droite du parc, il se rappela qu'il devait acheter de nouvelles balles de tennis, pour son match en soirée avec Marie.

«Ah! La belle Marie... J'ai toujours autant de plaisir à échanger des coups avec elle, se surprit-il à dire à un gros chat gris qui traversait la rue.»

Marie exerçait sur lui une magie plus forte que tout ce qu'il avait vécu auparavant. Il se sentait tranquille près d'elle. Ils pouvaient discuter pendant des heures de tout et de rien. La passion des premiers moments était toujours aussi intense. Sportifs accomplis, ils jouaient régulièrement au tennis et au squash. Amants de la nature, ils adoraient les randonnées en montagne et le camping sauvage. Amateurs de vélo, ils renouvelaient sans cesse leur plaisir à découvrir de nouvelles régions. Mais Billy n'était pas prêt à s'engager «officiellement», comme elle le disait si bien. Même après un peu plus de trois années de fréquentation, ils ne partageaient toujours pas le même appartement. Le quotidien avec elle lui faisait un peu peur. D'ailleurs, partager toute sa vie avec qui que ce soit lui faisait un peu peur. Une blessure passée avait laissé sa trace. Il se confiait volontiers à Marie, partageait avec elle ses rêves, ses craintes ou ses désirs les plus fous, alors que de son côté, celle-ci lui répétait souvent qu'il était l'homme de sa vie. Elle était son amante et parfois son «vieux chum». Mais, pour le moment, il avait choisi de mettre toute son énergie dans sa vie professionnelle.

Toutefois, il savait fort bien qu'elle attendait beaucoup plus de leur relation. Elle n'avait jamais caché son désir d'avoir des enfants. Le temps faisant son œuvre et la trentaine toute fraîche...

«Mais qu'est-ce qui se passe ce matin, se lamenta-t-il. La douleur monte jusqu'aux omoplates et descend dans les jambes. Une bonne douche chaude me fera du bien!»

Avec beaucoup de peine, Billy entra sous la douche et dirigea le jet directement sur la région la plus sensible de son dos. Presque brûlante, l'eau lui procura une sensation de détente et il put alors se savonner, bien que péniblement, tout le corps. Pour la première fois, la douleur l'inquiétait réellement, au point qu'il commençait à penser sérieusement à faire un saut à la clinique médicale. Dès son retour du travail, en fait.

Heureusement pour lui, ce matin-là, il disposa de beaucoup de temps. Tous ses gestes furent lents et souvent difficiles. Il eut énormément de peine à enfiler ses chaussettes et n'arriva même pas à lacer ses souliers. Il ressentait une trop grande douleur en position accroupie. Il sortit du fond d'un placard une vieille paire de chaussures de course s'attachant avec des bandes de velcro. Il les regarda quelques instants; elles n'étaient pas trop défraîchies. Par contre, elles dégageaient une odeur de vestiaire

sportif après un dur match. Ça ne le dérangeait pas de porter ses vieilles espadrilles, mais avec un complet...

«Bof, je ne rencontre pas de client aujourd'hui. De toute façon, je vais apporter des souliers dans mon attaché-case. Quand j'aurai marché un peu et que mes muscles seront réchauffés, ça ira certainement mieux, tenta-t-il de se convaincre.»

Non sans difficulté, il descendit les marches le menant au rez-de-chaussée de son appartement. Habituellement, lorsque la température le permettait et qu'il travaillait toute la journée à son bureau, il s'y rendait à bicyclette. Mais pas aujourd'hui. Chacun de ses mouvements requérant trop d'énergie, il décida de prendre sa voiture. Il descendit donc au sous-sol, où se trouvait le garage.

Son entreprise était située à une quinzaine de minutes de chez lui, tout près du centre-ville. Depuis deux ans, Billy avait sa propre firme de «chasseurs de têtes», ces consultants externes qui recrutent secrètement des candidats pour combler des postes vacants dans les organisations. Cette idée de démarrer sa propre firme lui vint un soir de déprime, quand son président d'alors lui demanda de faire le ménage dans les cadres de la compagnie. Étant directeur du personnel, ce délicat boulot lui revenait d'office. Avant que son tour ne vienne aussi, il décida de plonger et de réaliser un de ses rêves: devenir son propre patron. En plus des deux personnes responsables des tâches administratives, il s'était adjoint, avec le temps, deux professionnels avec lesquels il partageait ses mandats.

Quand il débarqua de sa voiture, la douleur était moins lancinante. Il arriva à la porte du bureau en même temps que Mélanie Comtois, responsable de l'accueil, de la téléphonie, du courrier et de toute la logistique des rencontres, rendez-vous et déplacements des membres de l'équipe.

– Vous êtes venu en «joggant»? lui demanda-t-elle.

– Non, pas du tout, répondit Billy qui avait oublié qu'il portait des souliers de course.

– Je me disais, aussi, qu'avec votre complet... Vous imaginez... toute la journée!

– Ne t'en fais pas, Mélanie, je vais changer de chaussures.

Il regarda avec elle le courrier déjà livré avant de s'éloigner en direction de son bureau. Là, il s'assit à son poste de travail et démarra son ordinateur. Il ouvrit sa valise pour en sortir des chaussures presque neuves qu'il déposa par terre. Il glissa ses pieds à l'intérieur et se pencha pour en attacher les lacets. Effectivement, il avait retrouvé un peu de sa souplesse puisqu'il réussit à les nouer, tant bien que mal.

Les autres membres du groupe arrivèrent tour à tour et l'activité fébrile des dernières semaines reprit rapidement. Billy réservait toujours le lundi matin à la planification de la semaine et aux rencontres avec chacun des membres de son équipe. Il aimait faire le point sur les dossiers en cours et à venir. Il prenait aussi le temps de partager toute l'information pouvant aider ses équipiers à satisfaire la clientèle.

*

– Tu viens prendre une bouchée avec nous? lui demanda François.

– Déjà l'heure du lunch?

– Eh oui! C'est dommage que les journées ne soient pas plus longues pour que tu puisses nous exploiter davantage!

– Je n'ai pas le temps. Je dois aller acheter des balles de tennis ce midi.

– Achète-toi aussi de nouveaux souliers de course parce que nous allons faire une plainte à la CSST. On n'ose pas te demander de fermer ta porte, de peur que tu meures asphyxié!

– Excusez-moi. Je m'en occupe. À plus tard.

Le reste de la journée se déroula fort bien. Billy était satisfait de l'avancement des contrats en cours, et de nouveaux clients manifestaient des besoins de personnel inattendus. Des pincements réguliers au dos et aux jambes lui rappelaient qu'il devait prendre rendez-vous à la clinique. Il était déjà 18 h 30 et il n'avait pas quitté le travail. La sonnerie du téléphone le déconcentra.

– Je savais que tu serais encore au bureau.

– Oh! Bonjour, Marie.

– Bonsoir, tu veux dire!

– Quelle heure est-il?

– 18 h 32 et le terrain est réservé à 19 h!

– Pas de problème, je suis en voiture, aujourd'hui. J'ai des balles neuves, on se retrouve au parc.

– C'est mieux...

Il rangea rapidement ses dossiers, ferma son ordinateur, mit les vieilles chaussures de sport dans le sac de balles et se dépêcha de quitter le bureau en s'assurant de bien verrouiller toutes les portes. Heureusement que la circulation était libre et les feux bien synchronisés. Arrivé chez lui, il n'eut le temps que d'enfiler ses vêtements de sport et de prendre sa raquette. À toute vitesse, il traversa la rue et se rendit à l'autre extrémité du parc où Marie devait l'attendre, près des terrains de tennis.

– 18 h 58! Comment t'as fait?

– J'avais hâte de te voir!

- Ah bon! Moi aussi. Tu m’embrasses...
 - Mon dos me fait souffrir, aujourd’hui, ne me fais pas trop courir s’il te plaît.
 - Bon, bon, bon! Tu veux que je ramasse tes balles au filet avec ça?
 - Pourquoi pas? Je pourrai t’admirer de plus près.
- Après quelques exercices d’échauffement routiniers, ils ouvrirent les échanges.
- Ça va Billy, je ne frappe pas trop fort? demanda Marie ironiquement.
 - Ça va, ça va! Tu veux jouer un match?
 - Quand tu voudras, monsieur Federer.
- La partie fut de courte durée. À chacun de ses services, Billy ressentit une violente douleur, et Marie vit bien qu’il ne feignait pas. Elle lui suggéra d’aller s’asseoir quelques instants, le long des grillages, question de se reposer un peu.
- Dis donc, ça te fait vraiment mal!
 - Tu parles! Ça devient une obsession! Je me suis traîné toute la journée, et la douleur n’a pas diminué d’un iota.
 - Tu ne crois pas qu’on devrait arrêter de jouer et aller te faire examiner tout de suite. Tu ne peux plus supporter cette souffrance sans rien faire!
 - Ouais. Je crois que tu as raison. Je vais chez moi me changer et je me dirige ensuite à la petite clinique, à deux pas d’ici.
 - Je viens avec toi! insista Marie.
- À sa grande surprise, il ne s’objecta pas à ce qu’elle l’accompagne. Ils firent donc un saut à son appartement pour changer de vêtements. Marie y avait accumulé une garde-robe presque complète. Ils arrivèrent à la clinique quelques minutes plus tard. Heureusement, seulement trois personnes étaient assises dans la salle d’attente. Ils crurent tous les deux que la clinique était sur le point de fermer.
- Le médecin quitte bientôt? s’enquit Marie auprès de la dame de l’autre côté du comptoir.
 - Non, répondit-elle. C’est probablement parce que c’est une très belle soirée. Vous savez, les gens sont moins malades quand il fait beau. Vous avez votre carte?
 - Ce n’est pas pour moi, c’est pour lui, répondit Marie en pointant Billy qui s’avançait péniblement vers d’elle.
 - Est-ce que ce sera long? demanda-t-il.
 - Je dirais... environ 45 minutes. Votre cas est urgent?
 - Non, pas vraiment. Ça fait un an que je tolère mon problème, alors quarante-cinq minutes de plus ou de moins...

– Vous avez un dossier ici?

– Non, c'est ma première visite.

Ils prirent place tout près du comptoir, espérant inconsciemment être appelés plus rapidement. Billy saisit un magazine de mode. Il eut à peine le temps de contempler la publicité d'une marque de parfum que Marie l'interpella.

– Un an, tu as dit un an que ça te fait mal?

– Pas autant qu'aujourd'hui. Souviens-toi l'été dernier; je t'avais dit qu'il m'arrivait, au saut du lit, de ressentir des raideurs au bas du dos et aux jambes.

– Oui, mais tout le monde peut ressentir des raideurs, le matin, en se levant.

– Disons que... mes raideurs sont plus raides que les autres.

– Tu ne m'en as jamais reparlé et tu n'as rien fait depuis?

– J'avais beaucoup de travail et la douleur n'était pas constante. C'est un peu comme un nouveau bruit intermittent sur une voiture. On attend, en espérant que ça arrête tout seul.

– De toute façon, on ne peut plus revenir en arrière. L'important c'est que l'on s'en occupe maintenant, conclut-elle positivement.

Après trente-cinq minutes et plusieurs magazines de mode feuilletés, le docteur apparut dans le cadrage de la porte, près du comptoir.

– Boost, M. Billy Boost.

– Puis-je l'accompagner? demanda Marie.

– Certainement, répondit le médecin.

Ils longèrent un étroit corridor et pénétrèrent dans une salle aussi dénudée qu'éclairée. Une table métallique, placée au centre, occupait presque toute la place et un minuscule meuble, adossé au mur de droite, tenait lieu de bureau. Le médecin s'assit derrière, pendant que Marie et Billy prenaient place sur les chaises, le long du mur.

– Alors, monsieur Boost, qu'est-ce qui vous amène ici, par ce temps magnifique?

– Depuis quelques mois, j'ai mal au bas du dos et...

– Pas depuis quelques mois, depuis un an! insista Marie.

– Vous dites que vous avez mal au dos? reprit le docteur.

– Oui, et aujourd'hui, c'est pire que jamais. Je suis maintenant limité dans mes mouvements et la douleur est devenue insupportable.

Le médecin lui posa une foule de questions, autant sur la douleur ressentie que sur ses antécédents médicaux, sa famille et les sports qu'il pratiquait. Il lui fit préciser les mouvements ou les positions qui provoquaient le plus de douleur. Ensuite, il

lui demanda d'enlever sa chemise et de se lever, tout en se tenant droit devant lui. De face, puis de dos. Il l'enjoignit à faire quelques pas sur la pointe des pieds, mais Billy en fut incapable. Il lui demanda ensuite de revenir en marchant sur les talons.

La suite fut plus difficile. Le patient dut se pencher, à droite, à gauche, vers l'avant et vers l'arrière, toujours en expliquant ce qu'il ressentait. Pour terminer, le médecin se plaça derrière lui et palpa son dos. Il descendait le long de la colonne vertébrale lorsque Billy poussa un cri.

– C'est là, dit-il le souffle coupé.

– Oui, c'est évident. Vous pouvez vous rasseoir, maintenant.

Ils retournèrent près du petit bureau. Le médecin évalua alors ses réflexes. Tout d'abord aux genoux, avec un petit marteau, et ensuite aux pieds, en passant le manche sous la plante.

– Oh! fit le docteur.

– Qu'y a-t-il? demanda son patient très nerveux.

– Regardez bien. Lorsque je passe le bout du marteau sous votre pied, les orteils se dressent en éventail.

– C'est pas normal?

– Non, ce n'est pas normal. Ils devraient plutôt se replier vers l'avant.

– C'est grave?

– Je ne peux vous le dire présentement. Vous irez passer des examens plus approfondis.

– Pourquoi?

– Je sens une masse là où la douleur est la plus intense. Il est préférable de subir des tests appropriés.

– Quel genre de test?

– Radiographie et *scan*

– Un *scan*? Vous voulez dire l'espèce de long tube dans lequel on pénètre couché?

– Non, ça, c'est une imagerie par résonance magnétique; un *scanner*, c'est plutôt comme un beigne.

– C'est urgent? Vous savez, j'ai beaucoup de travail et...

– Je vous réfère à D^{re} Carole Parley, qui est spécialisée dans les troubles musculo-squelettiques. Ma secrétaire vous rappellera pour vous donner les coordonnées du bureau des rendez-vous. En attendant, prenez ces médicaments, ce sont des anti-inflammatoires. Ils soulageront votre douleur. Je vous souhaite une bonne fin de soirée, coupa sec le bon D^r Harvey.

– C'est tout? s'inquiéta Marie.

– Pour aujourd'hui, oui. Quand j'aurai vos résultats, on se reverra.

– Merci, dirent Marie et Billy à l'unisson.

Ils remercièrent aussi la dame de la réception et se dirigèrent à l'extérieur de la clinique. Ils avaient déjà parcouru plusieurs mètres sur le trottoir avant que Marie ne risque quelques mots.

— Qu'est-ce que tu en penses? lui demanda-t-elle en lui prenant la main.

— Je crois que ça va beaucoup mieux! Dans le fond, c'est de repos dont j'ai besoin. J'ai maintenant un bon prétexte pour prendre un peu de vacances.

— Et les tests?

— Je n'aurai certainement pas de rendez-vous avant plusieurs mois. On a le temps d'aller se faire bronzer sur le bord de la mer quelques jours.

— On?

— La semaine prochaine. Qu'en penses-tu? Un professeur, c'est libre au mois de juillet, très libre, même, fit Billy sur un ton moqueur.

— Oui, mais un professeur, c'est pas riche.

— On fera du camping.

— Et ton dos?

— Avec la roulotte de mon cousin.

— Présenté de cette façon, je crois que je pourrais peut-être me libérer. Laisse-moi consulter mon agenda et je te rappellerai, dit-elle en prenant un air hautain.

Ils s'arrêtèrent à la pharmacie, adjacente à la clinique, pour se procurer les anti-inflammatoires prescrits par le médecin. Billy acheta aussi une bouteille d'eau et n'attendit point de la payer à la caisse avant d'en avaler une gorgée avec un cachet. Tout en se dirigeant vers l'appartement, ils s'arrêtèrent pour prendre une bouchée dans un bon petit resto italien qu'ils fréquentaient régulièrement. Billy y amenait souvent ses clients et le propriétaire lui en était très reconnaissant. D'ailleurs, ce soir-là, ils eurent droit à un osso-buco tout à fait savoureux.

De retour à l'appartement, la douleur avait disparu. Il n'en fallut pas plus pour qu'ils commencent déjà à planifier les activités qui agrémenteraient leurs vacances. Marie termina les préparatifs par un inventaire rigoureux de ses vêtements de plage. Un magasinage en règle s'imposait!